

Michel Tremblay, Jean-François Beauchemin, Michel Dufour

André Brochu

Numéro 118, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37092ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2005). Compte rendu de [Michel Tremblay, Jean-François Beauchemin, Michel Dufour]. *Lettres québécoises*, (118), 19–20.

Michel Tremblay, *Le cahier rouge*,
Montréal, Leméac/Actes Sud, 2004, 336 p., 29,95 \$.

La naine au boudoir

Le cahier rouge, deuxième titre du « Cycle de Céline », confirme l'importance de la nouvelle suite romanesque de Michel Tremblay.

On peut se plaindre de longueurs. On peut regretter que les figures du « trio » ou du triumvirat, Jean-le-Décollé, Fine Dumas, la Duchesse de Langeais, n'aient pas l'envergure méphistophélique que leur attribuait le roman précédent (*Le cahier noir*). On peut penser que cette plongée au cœur du monde interlope que constitue *la Main* désamorce passablement les attentes en nous présentant des travestis fort sympathiques et pas méchants pour deux sous — au contraire : d'une grande générosité les uns pour les autres malgré leurs susceptibilités et leurs enfantillages. On peut s'interroger sur la réincarnation de Tooth Pick en trop beau garçon arrivé de province, alors que *Des nouvelles d'Édouard* le présentait comme Denis Ouimet, le petit minable du plateau Mont-Royal. Enfin, on peut estimer que Céline, la narratrice, qui troque parfois sa fonction de mémorialiste contre celle de romancière en imaginant les événements dont elle n'est pas témoin, est bien effacée et manque de consistance comme personnage. À la fin du récit seulement, elle renoue avec son drame personnel quand elle se retrouve à brûle-pourpoint en présence de sa famille, mais la scène est bien rapide et ne compromet pas



l'harmonie intérieure qui lui tient tant à cœur et que lui ont donnée ses fonctions d'hôtesse dans un bordel de travestis.

UN ROMAN TRANSFIGURÉ

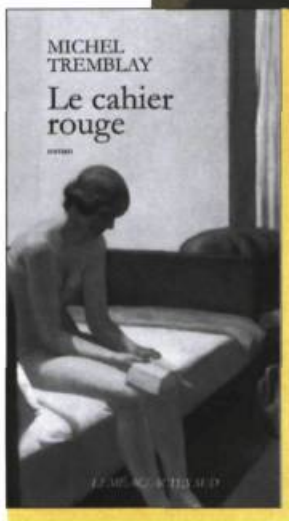
Eh bien, malgré les défauts ou lacunes qu'on peut trouver au roman, on n'en a pas moins l'impression d'être constamment en présence de la vie même, qui n'est pas faite que de moments exceptionnels ; et ce qui fortifie une telle impression, c'est que le récit aboutit toujours, après ses nonchalances ou ses désinvoltes, à des scènes d'une intensité poignante qui donnent un sens à tout ce qui les a préparées et qui nous lancent en avant vers d'autres découvertes.

Deux personnages, en particulier, sont au centre de ces transfigurations de la matière romanesque qui nous font tout à coup accéder à l'émotion intégrale. Il y a cette folle de duchesse, bouffonne, pathétique, digne malgré la plus opaque vulgarité et capable de se hausser jusqu'à une étrange grandeur. Et Fine Dumas, la vieille tenancière du Boudoir, qui recèle un fond de violence et de noirceur, mais que la démonstration, un soir, de son remarquable talent de chanteuse métamorphose, au grand étonnement de tous. À l'étonnement surtout de

Céline (la naine), qui découvre un *alter ego* dans cette femme physiquement trop petite pour envisager la carrière à laquelle sa voix la destinait.

DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Les meilleurs moments de *Cahier rouge* rappellent, tout en les réinventant, les points culminants des *Croniques du plateau Mont-Royal*, par exemple les plaintes d'Albertine sur son balcon (*Le premier quartier de la lune*), les fulgurances de génie de Marcel (*Un objet de beauté*), l'apothéose de la Poune (*La duchesse et le roturier*) ou la mort sordide et grandiose d'Édouard (*Des nouvelles d'Édouard*), morceaux dont on ne trouve guère d'équivalents dans le reste de notre littérature.

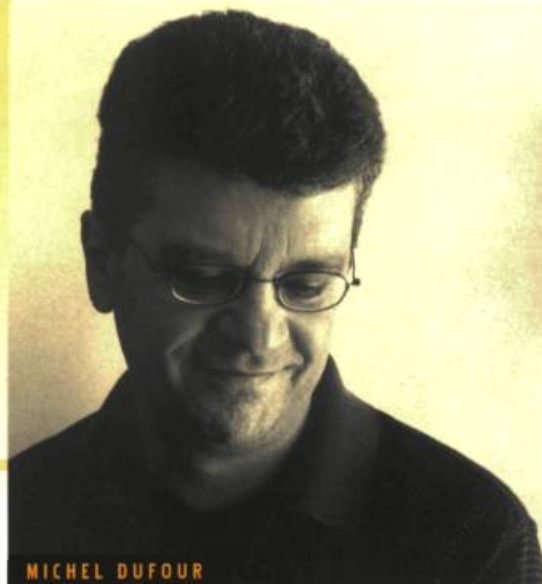


Michel Dufour, *L'inconnu dans la voiture rouge*,
Québec, L'instant même, 2004, 138 p., 17,95 \$.

Un enfant est un saint

Quand le monde devient globalement la patrie du mal, un enfant peut incarner sans moralisme, et comme naturellement, la perspective du bien.

Ce qui étonne et séduit d'emblée, dans *L'inconnu dans la voiture rouge*, c'est une sorte de classicisme de la narration, admirablement redoublé par celui de l'écriture.



Michel Dufour, qui a beaucoup pratiqué la nouvelle (quatre recueils parus), applique au roman l'art tout de concision et d'efficacité qu'il s'est forgé à partir d'elle. L'intrigue existe (la chose est assez rare pour qu'on la signale !), elle est articulée, elle ne lambine pas, elle avance vers un horizon raisonnablement prévisible, et puis non, les attentes du lecteur sont magnifiquement déçues, ce monstre qui a assassiné le petit Will n'est pas celui qu'on pensait, la vie est toujours plus complexe qu'on n' imagine.

UN ENFANT EXEMPLAIRE

Au centre du récit, il y a Victor le personnage-narrateur, fils d'un père disparu, d'une mère aimante mais faible. Celle-ci, bêtement amoureuse, ne peut se défaire de la brute mollasse, gonflée de bière tiède, qui lui tient lieu de compagnon et qui la bat de temps à autre. Entre ce Gaétan, que Victor rebaptise Chose, et l'enfant, c'est la guerre, qui se terminera par un meurtre. Victor tuera son bourreau et ce meurtre n'a rien de répréhensible en l'occurrence, il est l'élimination du mal personnifié par l'homme qui se superpose justement à ce moment-là, sur l'écran de télévision, à l'ignoble tueur qui poursuivait les enfants dans sa voiture rouge.

Victor est un être tourmenté, sans doute. Il est surtout un saint. De par sa logique d'enfant, intégralement assumée, il transcende l'univers de violences mesquines ou démesurées et de mensonges adultes où il est condamné à vivre. Il s'y soustrait d'ailleurs, par exemple en disparaissant plusieurs jours dans un trou — un puits



désaffecté, simulacre de sein maternel — où le meurtrier du petit Will jettera finalement sa victime. Les rapports sont clairs : Victor *est* cette victime qu'il reçoit sur lui, comme Gaétan — Chose ! — *est* cet assassin exhibé à la télévision... Et Victor tuant Gaétan avec le revolver du père de son ami, un psychanalyste, fait acte d'enfance, de bonté, de santé, de justice.

Tout cela, et bien d'autres choses, est raconté dans un style ramassé, d'une grande netteté, un style simple et beau qui coule de source. Et pas un mot de trop.

Jean-François Beauchemin, *Turkana Boy*, Montréal, Québec Amérique, 2004, 144 p., 19,95 \$.

Une écriture intempérante

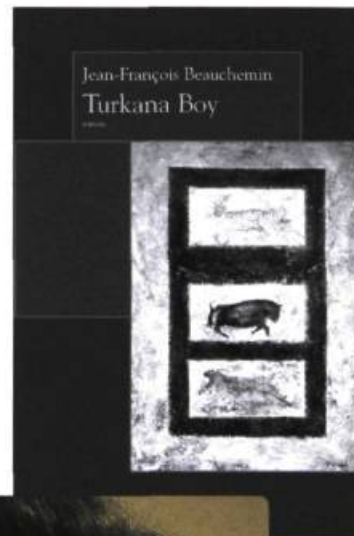
Auteur de beaux romans sur l'enfance, notamment son premier intitulé *Comme enfant je suis cuit*, Jean-François Beauchemin évolue vers une forme de récit problématique.

Répartis en trois blocs, 93 microchapitres au style très dense composent le dernier « roman » de Jean-François Beauchemin. Au fait, *Turkana Boy* est plutôt un poème en prose, où l'intrigue est réduite au minimum.

Le personnage central — et quasi unique — s'appelle « monsieur Bartolomé ». Nom bizarre. Loin du réalisme. Ce personnage n'a ni intérieur ni extérieur ; ou plutôt, il vit intégralement son intériorité, mais à l'extérieur de lui-même, parmi les objets de la nature, les choses. L'humanité ne compte pas pour lui. Au début, sa radicale solitude s'accorde de la ville, puis il s'établit à la campagne et, finalement, au bord de la mer. Tels sont les jalons d'un cheminement vers le plus extrême dépouillement.

D'UNE ABSTRACTION BAVARDE

De quoi monsieur Bartolomé se dépouille-t-il ? De lui-même, bien sûr. Il est écrivain (« prendre des notes » semble être son unique occupation), et il a eu un enfant qui, à douze ans, a disparu. Cet enfant a-t-il eu une mère ? Les relations entre monsieur Bartolomé et son fils (dont on ignore le prénom) ont-elles été chaleureuses ? Ont-elles seulement existé ? Quelles recherches ont été faites pour



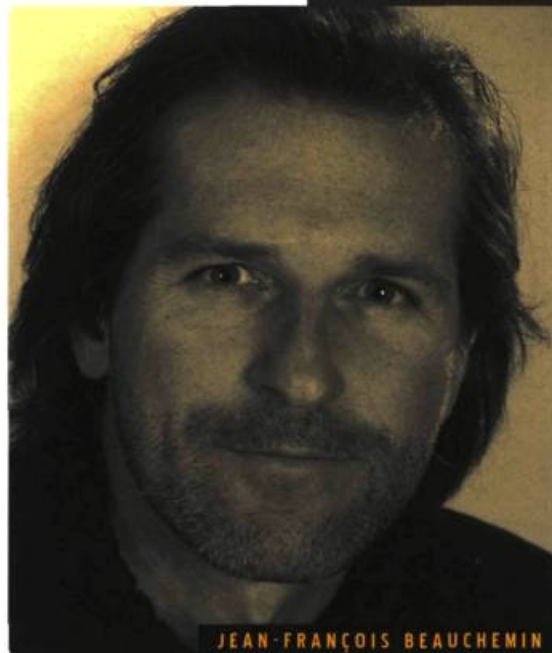
retrouver le fils ? Ce père pur et ce fils pur sont des abstractions, des êtres de raison. Ils colorent de fiction la méditation d'un homme qui se poursuivra jusqu'à la mort, en relation avec la pluie, les étoiles, les arbres et autres « universaux » concrets.

Le fils a si peu d'identité personnelle pour son père que ce dernier en vient à l'identifier à Turkana Boy, un enfant de douze ans qui a vécu il y a deux millions d'années au Kenya et dont on vient de retrouver le fossile.

Monsieur Bartolomé est athée et croyant, misanthrope et humaniste, bref un paradoxe vivant (et mourant !) qui, en raison de son abstraction, recèle plus de contradiction que de complexité.

L'ÉCRITURE EXCESSIVE

Quant à l'écriture, elle est fort travaillée et parfois d'une grande beauté, avec ses images originales et sa syntaxe inventive. Voici une évocation de galets, dans lesquels monsieur Bartolomé reconnaît ses propres caractéristiques intérieures : « en eux se dressait la même architecture de silence, la même enclose chair d'étoile. » (p. 128) Voilà qui est très suggestif — encore que cette chair enclose qui se dresse... Nombre de passages, qui attribuent une âme aux choses, qui confondent joyeusement tous les règnes, sombrent dans l'intempérance sémantique : « Il sentait parfois ses pas, *mûris* par d'interminables vagabondages dans la ville, *s'engranger de sable* meuble [...], pourtant son cœur était de *céréale* droite. » (p. 39 ; je souligne)



Mieux maîtrisée, accordée à un égal souci d'invention narrative, cette recherche d'écriture ferait merveille.